

HOMÉLIE 5

Prononcée dans la nef de Sainte-Irène, sur le zèle des fidèles présents et la négligence des absents, sur le chant des psaumes, et puis sur cette pensée, que la faiblesse du sexe n'empêche pas les femmes de parcourir le chemin de la vertu.

1. Que la lecture des livres saints est suave ! elle offre un plus agréable aspect qu'une riante prairie, plus de délices qu'un jardin, surtout quand à la lecture se joint l'intelligence du texte sacré. Une prairie verdoyante, la beauté des fleurs, le feuillage touffu des arbres, la rose, le lierre et le myrte, se flétrissent en peu de jours : la connaissance des Ecritures fortifie l'entendement, purifie la conscience, arrache les dégradantes passions, implante la vertu, donne à la raison une impulsion sublime, ne nous laisse pas sombrer sous les coups imprévus des choses humaines, nous rend supérieurs à tous les traits du démon, nous transporte jusqu'au ciel, dégage l'âme de tous les liens du corps et lui permet de déployer plus largement ses ailes; vous ne nommerez pas un bien qu'elle ne fasse germer et n'enracine dans les cœurs. Voilà pourquoi je ne cesse de plaindre le sort des absents, et de vous féliciter de votre présence : car vous venez ici recueillir un trésor inépuisable, des richesses dont on ne vient pas à bout, une fortune que l'envie n'empoisonne pas; et vous rentrez ensuite dans vos maisons avec des transports d'allégresse. Rien ne peut nous remplir de joie comme une conscience pure, et la conscience se purifie, serait-elle souillée de mille désordres, par la fréquente audition de la parole sainte. Elle n'ajoutera pas à ses anciennes prévarications, elle travaillera même à les effacer, et l'âme n'éprouvera plus la même inclination vers le mal.

Je supplie donc votre charité de redire constamment ces choses à ceux qui nous manquent, de les ramener avec empressement à notre commune mère, de les faire participer à nos biens spirituels; une telle participation augmente notre part, au lieu de la diminuer. Oh, la tyrannie des possessions terrestres ! C'est elle qui tient éloignés de cette bergerie un si grand nombre de nos frères; pas d'autre cause à cet éloignement que cette maladie cruelle, cette fournaise qui ne s'éteint jamais. Reine du monde, mille fois plus barbare que les barbares eux-mêmes, plus féroce que les bêtes féroces, plus impitoyable que les démons, elle traîne avec elle ses captifs, les promenant à travers l'agora, leur imposant ses insolents caprices, ne les laissant pas un instant respirer de leurs stériles et funestes labeurs. Et que feront-ils quand viendra le jour terrible, l'incorruptible jugement, le juge qu'on ne saurait tromper ? quand s'ouvriront les voiles des cieus, quand descendra le peuple des anges accompagnant le souverain Juge, quand tout sera mis à découvert ? Ni les artifices de l'éloquence, ni le pouvoir de l'argent, ni rien autre qui puisse alors corrompre la justice. En présence de celui qui est l'équité même et à qui tout est parfaitement connu, à la vue de nos péchés étalés devant nous comme dans un livre, il n'y aura plus ni roi ni sujet, ni riche ni pauvre, ni savant ni ignorant, tous ces masques seront arrachés, chacun y sera manifesté par ses actes. Plus le diadème autour du front, plus de vêtements de pourpre, plus de char sur lequel on soit porté, plus de licteurs en grand nombre écartant la foule devant vous : tout cela est évanoui; chacun s'est introduit dépouillé de toute pompe extérieure, n'ayant que ses actions passées, cause de damnation ou de salut. En effet, le jugement n'aura pas d'autre base que notre conduite et notre vie. Puisse-t-il résulter pour vous le plus grand bien de l'attention et du zèle avec lesquels vous écoutez ces paroles ! Vos gémissements et tous ces signes de contrition me montrent déjà le fruit que produira cette heureuse semence.

Voilà pourquoi je déplore le malheur des absents; car, pouvant profiter comme vous de ces divins remèdes, ils restent couverts de plaies, ils reçoivent chaque jour de nouvelles blessures, ils ne sentent pas même leur mal. Aussi combien leur est-il difficile de revenir à la santé ! Qui leur donnera de semblables leçons ? leur femme ? Mais elle n'a pas d'autre souci que d'obtenir à force l'importunités des parures dispendieuses, des ornements d'or, des robes de soie, à moins qu'elle n'y joigne aussi le soin de la famille. Entendra-t-il ces choses de la bouche de ses serviteurs ? Et comment, alors qu'ils n'osent pas lui parler, et qu'ils ont pour unique préoccupation de s'acquitter de leur service ? Les magistrats ? Mais ils n'ont qu'une chose en vue, l'administration des affaires publiques. Les souverains, ceux qui portent le diadème ? Eux aussi sont absorbés par l'exercice du pouvoir, les intérêts de la dynastie, l'état des finances; là se concentrent tous leurs soins et toutes leurs pensées. S'instruiront-ils eux-mêmes ! Et comment le pourraient-ils, ceux à qui la multitude des affaires ne laisse pas un instant de répit, et qui consacrent à la terre leurs nuits et leurs jours ? Quoi de plus misérable, par conséquent, que ces hommes qui reçoivent des blessures sans nombre et ne viennent pas

ici recueillir des leçons qui leur apprendraient à cicatriser leurs blessures, à recouvrer une pleine santé. Quand est-ce qu'ils guériront leur âme ? Heureux encore serions-nous si ceux qui viennent constamment à l'église, qui reçoivent l'enseignement spirituel et sont entourés d'une si tendre sollicitude, pouvaient réprimer ou vaincre leur appétits dépravés, et s'élever à la pratique de la vertu.

2. Mais, en prolongeant mes récriminations contre les absents, je vous priverais de l'instruction accoutumée; allons, et que je dresse devant vous notre table spirituelle : parlons des avantages que nous procure le chant des hymnes sacrées. Dès qu'il tombe au milieu de nous, il réunit les voix les plus diverses, il forme de toutes ces voix un harmonieux cantique : jeunes et vieux, riches et pauvres, hommes et femmes, esclaves et libres, nous voilà tous entraînés dans la même mélodie. Un joueur de lyre, en touchant avec art des cordes habilement combinées, les fait concourir au même chant, sans altérer la multiplicité des sons : faut-il s'étonner que nos psaumes et nos cantiques aient le même pouvoir ? Ce pouvoir n'agit pas sur nous seuls, il éveille les morts pour qu'ils viennent mêler leur voix à celle des vivants. Oui, le bienheureux prophète chantait tout à l'heure avec nous. C'est ce qui n'a pas lieu dans les palais des monarques; car celui dont le front est ceint du diadème se tient assis, et tous debout autour de lui gardent le silence, bien qu'ils soient revêtus des plus hautes dignités. Il n'en est pas de même ici; mais le prophète parle, et nous répondons tous, tous nous mêlons notre voix à la sienne. Ici ni esclave ni libre, ni pauvre ni riche, ni prince ni sujet; loin de nous ces inégalités sociales, nous formons tous un même chœur, nous avons tous part aux saints cantiques, et la terre imite le ciel. Telle est la noblesse de l'Eglise.

On ne dira pas que dans son sein le maître chante avec assurance, et que le serviteur a la bouche fermée; que le riche a l'usage de sa langue, et le pauvre non; que l'homme enfin a le droit de chanter, et que la femme doit se tenir dans un complet silence. Investis du même honneur, nous offrons tous le commun sacrifice, l'oblation est l'œuvre de tous; l'un n'a pas plus que l'autre, pas de distinction, aucune différence; nous avons tous le même honneur, je le répète, une seule voix s'échappant de tant de bouches s'élève vers le Créateur de l'univers. Nous admettons cependant une différence; mais ce n'est pas celle de l'esclavage et de la liberté, de la richesse et de l'indigence, ni même celle de l'homme et de la femme; elle est toute dans les sentiments, la différence du zèle et de l'indolence, du vice et de la vertu. Je puis donc proclamer le riche pauvre, et le pauvre riche, élever la femme au niveau de l'homme, faire de l'ignorant un sage, et du sage un ignorant. En cela je ne confonds pas les notions premières, j'introduis un principe régulateur qui remet tout à sa place. L'inégalité des sexes peut-elle donc elle-même s'évanouir ? me demanderez-vous peut-être, Non, dans la réalité matérielle, mais dans le caractère de la vie. Quand je vois un homme tout chamarré d'or, soigneux de sa parure et de ses cheveux, exhalant l'odeur des parfums, rivalisant avec la mollesse des femmes dans son attitude et ses vêtements, plongé dans les délices, puis-je donc l'appeler un homme, celui qui trahit ainsi la dignité de la nature, et qui n'est plus qu'une espèce de femme avilie ? Si Paul, en effet, refuse de compter une pareille femme au nombre des vivants, s'il la repousse et la rejette parmi les morts quand il dit : « Celle qui s'adonne aux délices, vivante est déjà morte; » (I Tim 5,6) comment un homme dans les mêmes conditions serait-il censé posséder la vie, alors que la femme l'aurait perdue ?

Je ne reconnais pas l'homme à sa chlamyde, à sa ceinture, aux emportements qu'il fait éclater dans sa maison, à la frayeur qu'il y répand; je le reconnais à la philosophie de l'âme, lorsqu'il triomphe de ses passions et se tient à l'abri de leurs funestes atteintes, lorsqu'il règne sur sa maison intérieure, j'entends celle de l'âme, et qu'il ne se laisse pas entraîner par de faux raisonnements. Voilà surtout ce qui constitue l'homme. S'il se livre aux appétits désordonnés, s'il consume ses jours dans l'ivresse et la bonne chère, devenant alors plus mou que la cire sous le feu des passions, comment pourrai-je lui donner ce nom d'homme ? je ne vois en lui qu'un malheureux captif, un vil esclave, le jouet et la proie du vice, un être dégradé, un objet de répulsion et de dégoût incapable de figurer dans la lutte. Ne savez-vous pas que nous avons à soutenir la guerre, à nous avancer non contre les hommes nos semblables, mais bien contre les invisibles puissances, contre les phalanges des démons, ainsi que nous l'enseigne le bienheureux Paul : « Nous n'avons pas à lutter contre la chair et le sang, mais bien contre les principautés et les puissances. » (Ep 6,12)

3. Encore une fois, voilà ce qu'est l'homme. Celui donc qui ne cherche qu'à paraître et n'a rien de généreux, qui ne songe qu'à la parure, et nullement à la vigueur des sentiments, est-il en état de prendre part à la bataille, de se montrer même dans les rangs ? Est-ce du nom d'homme qu'il faut le désigner, lui plus mou qu'une femme quelconque ? Mais aussi, de même que je lui refuse ce titre, et qu'il tombe à mes yeux au-dessous de la femme; de même

je mets au-dessus de tout homme la femme qui se conduit avec vaillance et fermeté, qui saisit les armes spirituelles, revêt la cuirasse de la justice, le casque du salut, le bouclier de la foi, qui se ceint de la vérité, prend le glaive de l'esprit, se tient ferme dans les rangs sous son armure étincelante, s'élève au-dessus des cieux par les dispositions de son âme, enfonce les bataillons ennemis, brise la tyrannie du diable, abat les passions, et comme au fort de là mêlée, renverse les uns sur les autres, non des hommes, mais les sentiments contraires à la raison. Le rôle de la femme dans les choses de la vie diffère de celui de l'homme : à celle-là le tissage, le travail de l'intérieur, le soin de la maison, la vie sédentaire, l'éducation des enfants; à l'homme, les tribunaux, les délibérations publiques, l'agora, la guerre, les combats et les camps. S'agit-il des luttes de la piété, la lice est commune, commun est le devoir : les femmes se disposent au combat aussi bien que les hommes, elles n'en sont pas dispensées, on les voit sur le champ de bataille, ambitionnant les mêmes lauriers, proclamées victorieuses, remportant le prix, recevant la couronne de la valeur, elles dressent de splendides trophées, elles obtiennent de continuels triomphes.

Ne pensez pas que ce soit une exagération, un vain bruit de paroles; pour vous bien montrer que des femmes sont quelquefois d'une énergie supérieure à celle de l'homme; disons mieux, qu'elles semblent même imiter l'impassibilité des anges autant que c'est possible ici-bas, je vais vous en présenter une qui sans dépouiller la nature humaine, monte jusqu'aux cieux par la puissance de sa philosophie, la mère des Macchabées, cette femme qui remporta deux fois sept couronnes. Mettez en présence le plus intrépide soldat que vous voudrez, le vainqueur par excellence, la personnification même du courage viril; et vous verrez cette femme s'élever au-dessus de lui comme l'abside des cieux s'élève au-dessus de la terre. Le meilleur des soldats redoute une blessure, et la mort que cette blessure peut causer : elle se tenait debout comme un inébranlable rocher, travaillée par la torture, recevant dans son cœur, à l'occasion de chacun de ses enfants, des blessures tout autrement terribles que celles dont peut être atteint le corps du soldat. Elle était mère, veuve; parvenue à la dernière limite de l'âge. Or, vous savez, vous pères, et vous mères surtout, combien de pareilles souffrances doivent dépasser toutes les autres. Non, il n'est pas de trait acéré qui cause une douleur aussi cruelle que celle dont ce cœur maternel était coup sur coup transpercé. Représentez-vous cette mère voyant déchirer par le fer et consumer par le feu, dans une agonie prolongée, le corps de chacun de ses fils : ses yeux, ses oreilles, son odorat même multipliaient ses souffrances, lui faisaient subir mille morts. Mais je le répète, elle était inébranlable comme un rocher; sur elle venaient se briser et rejaillir en écume les vagues déchaînées : elle était là comme le fer, comme le diamant; je ne sais à quoi la comparer encore, et rien ne pourrait donner une idée de l'énergie de cette femme. Voudrions-nous la caractériser par ce nom d'homme, et n'est-elle pas de beaucoup supérieure à celle comparaison ?

Mais quoi ? voyez cette autre femme, encore à la fleur de l'âge, avec un corps délicat, passant les nuits sans sommeil et les jours sans nourriture, dominant ses appétits, foulant aux pieds l'amour des richesses, pratiquant la plus rude mortification, crucifiée dans sa chair, tenant pour rien les choses présentes, marchant sur la terre, à la vérité, mais touchant du front la voûte céleste, piétinant le pouvoir, se riant de la gloire, dédaignant tout éclat extérieur, n'ayant qu'un sac pour parure, ceinte d'une chaîne de fer, couchant sur le sol recouvert d'une couche de cendre, ne demandant rien de plus, renfermée dans une étroite cellule, ne conversant désormais qu'avec les prophètes, consacrant sa vie à la méditation de la mort, morte avant de mourir, consumée par les jeûnes, les veilles et les austérités, ne faisant pas plus de cas du faste que d'une feuille sèche; l'appellerez-vous donc une femme celle-là, je vous le demande ? ne l'élèverez-vous pas plutôt au rang même des hommes, pour la faire rentrer dans le chœur des anges, elle qui, malgré la faiblesse de son sexe, manifeste une si sublime philosophie ?

4. Qui pourrait nous contredire ? Personne assurément. Apprenez quelles femmes existaient aux temps des apôtres; écoutez Paul écrivant aux Romains : «Je vous recommande Phœbé notre sœur, qui se consacre au service de l'Eglise de Cenchrée, qui s'est faite la coadjutrice de beaucoup et de moi-même.» (Rom 16,1) – Que dites-vous, ô Paul ? une femme fut votre coadjutrice; et vous ne craignez pas, vous ne rougissez pas de l'avouer ? – Non, certes, répond-il, je m'en glorifie plutôt; mon divin Maître n'a pas rougi non plus d'avoir une femme pour mère. Si Phœbé m'a secouru, c'est qu'elle a fait oublier son sexe par la solidité de sa philosophie et l'éclat de sa piété. Par quels moyens a-t-elle été la coadjutrice de l'Apôtre ? et de quoi pouvait avoir besoin Paul, lui qui parcourait le monde et semblait n'avoir pas de corps, qui ne tenait aucun compte des exigences de la nature, qui chassait les démons, qui guérissait les maladies par le seul contact de ses vêtements, lui dont le démon redoutait la

voix et l'ombre même, lui que les fidèles honoraient comme un ange, que les bêtes féroces elles-mêmes craignaient, que la mer respectait et rejetait plein de vie après l'avoir gardé une nuit et un jour, lui qui résida d'avance dans le paradis, qui fut ravi au troisième ciel et fut admis à la connaissance des divins mystères, lui dont les travaux ont surpassé ceux de tous les apôtres, ce vase d'élection, cet ami du fiancé de l'Eglise, ce docteur des nations, ce vaillant athlète qui dressa partout des trophées dans sa course rapide à travers les terres et les mers, lui qui lutta sans cesse contre la faim et la soif, contre le froid et la nudité, puisqu'il a pu dire : «Jusqu'à cette heure, nous avons faim et soif, nous sommes nus ?» (I Cor 4,11) Cet homme mort au monde et pour qui le monde était mort, ce citoyen de la patrie céleste, ce fou d'amour pour le Christ, plus ardent que le feu même, plus solide que le fer et le diamant, il n'hésite pas à faire cet éloge d'une femme : «Elle est venue au secours de beaucoup, et de moi-même.» Il ne se borna pas à le dire, il l'écrivit, il le consigna, non dans une lettre ordinaire, mais dans une lettre au peuple romain, à ce peuple si puissant et si fier, qui porte si haut les dignités humaines ; ce n'est pas même à ce peuple seul, c'est à toutes les générations de l'avenir qu'il a voulu l'apprendre. Si telle n'avait pas été sa volonté, il se fût bien gardé de l'écrire; non, il veut que la mémoire en soit éternelle, et e'est pour cela qu'il nomme cette femme, qu'il demande à tous de la protéger, qu'il la proclame sa coadjutrice, loin de rougir d'un tel secours.

Grande chose, en vérité, qu'une âme de philosophe dans un corps de femme ! Je le dis pour qu'il ne s'élève pas de ce côté de vaines excuses, et qu'on ne dise pas : Je ne suis qu'une femme, je ne saurais parvenir à la complète mesure de la piété. Voilà notre sœur, et son sexe ne l'a pas empêchée d'être la généreuse auxiliatrice de Paul. Et comment lui vint-elle en aide ? l'arracha-t-elle aux dangers qu'il courait ? Elle le visitait dans sa prison, elle allégeait le poids de sa chaîne, elle le consolait en pourvoyant à ses besoins, elle déjouait les embûches dont elle était entourée, elle s'exposait elle-même à la mort pour sauver cette tête vénérable et si violemment menacée. Il est une autre femme que l'Apôtre loue après celle-là, et pour la même raison : «Saluez Priscille et Aquilas.» (Rom 16,3) Encore une femme glorieuse que vous avez sous les yeux. Ils portaient le même joug, et cependant la femme est nommée la première; l'Apôtre n'a pas dit : Aquilas et Priscille, mais bien : «Priscille et Aquilas.» Qu'étaient-ils ? Des faiseurs de tente, se tenant dans leur atelier. Ni leur travail ni leur pauvreté ne sont un obstacle; le bienheureux leur demande l'hospitalité, préférant leur maison à tout le reste de la ville. Pour quel motif ? On ne voyait là ni colonnes, ni tableaux, ni parvis en mosaïque, ni lambris dorés, ni troupeaux d'esclaves, ni parasites obséquieux; c'est précisément parce que cette humble demeure était exempte de ce luxe, que Paul la préférait aux autres; c'est parce que la femme et l'homme vivaient d'un labeur consciencieux, avaient fait de leur maison une église, respectant le bien d'autrui, n'aspirant pas à la richesse, demandant uniquement à leurs mains les ressources qui leur étaient nécessaires. Voilà le motif déterminant que l'Apôtre avait eu dans son choix.

Pour que vous ne doutiez plus qu'il leur ait accordé la préférence à cause de leur vertu, écoutez ce qui vient ensuite : «Pour me sauver la vie, ils ont exposé leur tête; je ne suis pas seul à leur rendre grâce, toutes les Eglises des Gentils les bénissent avec moi.» La faiblesse du sexe, vous le voyez, n'est pas une entrave dans la carrière du bien, pas plus que le travail et la pauvreté. Vous le voyez encore, ce n'est pas leur table seulement, c'est leur sang même, que cette femme et cet homme donnent à Paul, en l'accueillant en leur demeure. Qu'importe qu'ils n'aient pas réellement subi la mort ? ils avaient tout fait de leur côté, vivants ils étaient martyrs, et plusieurs fois martyrs, étant toujours prêts à mourir pour l'Apôtre. Celui-ci n'a pas dit : Ils ont fait des dépenses, ils m'ont ouvert leur maison; le témoignage qu'il leur rend est supérieur à tout : c'est la mort, une mort sanglante qu'ils eussent voulu subir pour moi. Que les riches prêtent maintenant l'oreille, eux qui donnent à peine une obole aux saints; tandis que ces premiers fidèles dévouaient leur sang, se dépouillaient de la vie même, pour conserver celle de ce saint et pour le servir. Ceux de notre époque ne détournent pas facilement la plus légère parcelle de leurs revenus en faveur des pauvres; Priscille et Aquilas se sacrifiaient eux-mêmes avec le fruit de leur travail. Qu'elle est grande la femme qui s'applique à la vraie philosophie ! qu'il est grand dans le même cas l'homme qui vit pauvre et de son continuel labeur ? Voilà les modèles que nous devons imiter; méprisons comme eux les choses présentes, donnons tout pour être agréables à Dieu, et nous acquerrons les biens à venir, par la grâce et l'amour de notre Seigneur Jésus Christ, à qui gloire, en même temps qu'au Père et au saint Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Amen.